

EXPLICATION D'UN TEXTE GREC

Rapport établi par René NALLET

Si les résultats obtenus par les candidats cette année dans l'épreuve d'explication d'un texte grec sont équivalents à ceux de l'année dernière, ils recouvrent des réussites différentes selon les auteurs. Pour les auteurs du programme, la moyenne générale, inférieure à 10 sur 20, correspond à des moyennes supérieures à 10 pour Homère et Platon, mais inférieures à 9 pour Sophocle et à 7 pour Eusèbe. Ces résultats sont encourageants pour les textes extraits de *L'Iliade* et du *Phédon*, œuvres qui demeurent au programme de la session de 2007.

Pour les auteurs choisis hors programme, Hérodote et Aristophane, la moyenne des explications des textes d'Hérodote est supérieure à 9, mais celle des explications des textes d'Aristophane est inférieure à 8. Les extraits ont été tirés des livres I, II et IV des *Histoires*, et des pièces suivantes : *La Paix*, *L'Assemblée des femmes*, *Les Nuées*, *Les Cavaliers*, *Ploutos*, *Les Acharniens*, *Lysistrata*.

Nous ne pouvons que reprendre les remarques générales contenues dans les rapports précédents, en particulier celui de la session 2003. Nous les reformulons brièvement. Que l'on explique un texte tiré des œuvres au programme, ou un texte hors programme, la méthode requise est la même. Il s'agit d'abord de proposer, après une très courte introduction, la lecture du passage. Celle-ci doit, d'abord, être exacte, en particulier dans la lecture du couple ... τε... καί et, dans la mesure du possible, indiquer que l'on a saisi le sens et la nature du texte ; il n'est pas interdit, en lisant, de faire entendre une plaisanterie d'Aristophane, ou la violence d'un passage d'Homère.

Ensuite, la traduction doit se conformer à la démarche qui consiste à présenter le texte grec par groupes de mots : il y a là une raison d'ordre linguistique, qui se fonde sur l'organisation et le déroulement de la syntaxe de la langue grecque, mais aussi pratique, car l'on n'omet pas de traduire certains mots ; enfin, l'on assure une bonne

communication avec les membres du jury, en ne leur imposant pas le texte français seul, tentative parfois de masquer quelques incompréhensions.

Le commentaire constitue l'autre moitié de l'épreuve et ne doit absolument pas être négligé. Le temps que le candidat lui consacre est nécessairement le temps restant après la traduction ; il faut donc veiller à le gérer convenablement, sans hâte excessive ni lenteur pénalisante. Pour cela, nous recommandons d'équilibrer le rapport entre les remarques générales et synthétiques, qui donnent le sens global du texte en définissant sa nature et sa portée, et les précisions de détail, qui portent sur l'intérêt d'une coupe, de l'emploi d'un temps, d'une image, d'un mot particulier, etc. Ainsi peut-on comprendre qu'il faut éviter le côté formaliste et passe-partout des commentaires annonçant systématiquement un découpage en trois parties du texte, qui ne peut correspondre à tous les extraits proposés, qui ont leur organisation et leur cohérence propres. Nous préférons l'indication liminaire du mouvement spécifique du passage, de son unité et sa caractérisation rapide.

Cette façon de procéder est particulièrement intéressante pour aborder les textes hors programme. Nous sommes surpris de voir des candidats se priver des ressources que constituent des notions simples, qui leur permettraient d'orienter leur commentaire. Ainsi s'explique qu'Aristophane, auteur mieux connu qu'Hérodote, a cependant moins bien réussi aux candidats. Pourtant, considérer d'emblée un extrait d'Aristophane comme un texte de théâtre rend attentif au ton adopté par les personnages, aux registres satirique ou burlesque, aux indications du texte sur la mise en scène. Dans le passage de *La Paix* où Hermès accueille Trygée, le texte même indique de façon précise que la Paix est enfermée dans un trou recouvert de pierres par Polémos, que celui-ci arrive sur scène en brandissant un mortier. Ces indications extrêmement précises et vivantes signalent le traitement comique d'une situation d'actualité grave ; car, si le mortier constitue une menace farcesque pour Trygée, il rappelle aussi que la guerre fratricide peut broyer les cités grecques. On évite alors de dire qu'Hermès est « du côté des Athéniens » ou que les deux vers où Trygée parle plaisamment du « mortier polémique » sont pathétiques.

Il est également intéressant de voir dans tel ou tel passage d'Hérodote, des récits équilibrés, plutôt que de céder immédiatement au jugement abrupt selon lequel l'auteur est un historien peu sérieux qui reprend des récits de seconde main ou prétend raconter

ce qu'il a entendu de la part d'interlocuteurs peu crédibles, Egyptiens bavards ou Ethiopiens faciles à berner. Cependant, dans le livre II des *Histoires*, au sujet de l'anecdote qui attribue l'invention de l'année aux Egyptiens, le récit d'Hérodote est parfaitement composé et souligne la démarche de l'historien qui recueille les paroles des prêtres égyptiens en allant les visiter à Memphis, puis donne une opinion mesurée, le tout formant un texte où narration et jugement s'équilibrent. Dans le même livre, le récit du voyage de Ménélas en Egypte, pour reprendre Hélène qui n'était pas à Troie, appelle un commentaire fondé moins sur le degré de vérité de l'histoire elle-même ou l'ironie supposée d'Hérodote sur les affabulations égyptiennes, que sur le récit rapporté d'une version intéressante d'un épisode de la guerre de Troie, en écho d'ailleurs à une indication de *L'Odyssée*, qui met aussi en valeur certaines coutumes égyptiennes.

Bien entendu, les candidats ne peuvent se dispenser d'un minimum d'informations sur les grands genres de la littérature grecque et sur quelques auteurs représentatifs. Cela évite les méprises sur la situation du texte et les analyses myopes. Un candidat n'a jamais relevé, dans un extrait d'Aristophane, que le personnage de Démos représentait le peuple athénien ; une autre n'a pas saisi que le jeune homme dont on parle, dans tel autre passage, est en réalité Praxagora déguisée, et elle voit dans la scène un portrait péjoratif du peuple : Aristophane y traiterait les paysans de « bouseux » et considérerait que les cordonniers sont « la lie du peuple ».

Ainsi doit-on se poser quelques questions élémentaires sur l'auteur, ses intentions, le genre discursif adopté et le dispositif d'énonciation : on n'étudie pas de la même manière de l'épopée, du théâtre comique ou tragique, de l'histoire, un dialogue philosophique. Il faut aussi s'interroger sur le contexte social, politique, religieux, anthropologique du passage, définir sa place dans l'ensemble de l'œuvre et formuler la thématique principale qu'il illustre. C'est à partir de ces analyses que l'on pourra établir une problématique claire, un fil directeur qui rendra le commentaire intéressant et vivant. D'autre part, l'emploi des notions critiques doit être très rigoureux, ironie, parodie, scène typique, style, mythe, formulaire, catharsis, réalisme ou le polyptote, très vivace. Par exemple, une stichomythie n'est pas simple reprise de mots d'une réplique à l'autre et les allitérations n'insistent pas toujours sur la dureté (celles en [k] ou [t] en général) ou sur la légèreté du propos (celles en [l] ou [R]) et il est bien difficile de concevoir qu'une « allitération en sigma donne une impression de désolation » à la fin

des *Trachiniennes*. Enfin, il n'est nul besoin de charger son exposé d'expressions trop recherchées ; affirmer, en parlant de Crésus face à Cyrus, que c'est un « homme qui appartient à son niveau de gouvernance » pour dire que c'est son égal, éloigne le commentaire du texte.

Ces rappels sont évidents pour le travail préparatoire sur les œuvres au programme. Pourtant, la recommandation de ne pas faire d'impasse s'impose encore ; ainsi s'expliquent les mauvaises notes obtenues sur Eusèbe, alors que d'autres candidats ont bien réussi qui avaient préparé soigneusement le contexte historique et idéologique de l'œuvre, défini son organisation et ses enjeux historiographiques, assimilé son vocabulaire et sa syntaxe spécifiques. De même, les erreurs de traduction sont moins facilement excusées que pour les textes choisis hors programme. Se tromper dans la traduction d'un passage d'Eusèbe au point de faire entendre que Paul subit le martyre, alors qu'il n'est pas encore converti est catastrophique, comme l'est aussi l'ignorance du sens de mots courants, non spécifiques d'Eusèbe, comme ἀπατω̃ ou ἄγω, ou la confusion systématique entre le passif et le moyen.

Il faut également que le travail préparatoire donne au candidat une ligne d'appréciation générale des œuvres étudiées. Ainsi ne pourra-t-on dire du passage final des *Trachiniennes* qu'il est « le plus important du point de vue réflexif », parce qu'il contient une révolte contre Zeus, alors que la condamnation de Hyllos se fait sur un mode éminemment pathétique ; ou, étudiant le discours d'Achille, oublier que celui-ci ne s'engage pas dans le combat et que c'est Patrocle le véritable héros du livre XVI. Une étude attentive de ce même livre permet de dégager des lignes de force, comme, par exemple, la sauvagerie des combats ou l'exactitude des comparaisons. Il faut également bien distinguer les niveaux d'énonciation : la comparaison des Myrmidons avec des guêpes n'indique-t-elle que le regard de Patrocle qui verrait ses guerriers ainsi ? L'approximation de l'expression peut également fausser le commentaire : dire que Socrate n'est pas sérieux quand il parle d'Evénos n'a pas le même sens que d'affirmer qu'il dit en plaisantant des choses sérieuses ; il est hasardeux, pour le même passage, de parler d'une certaine résignation de Socrate devant la mort, ce que contredit complètement la suite de l'ouvrage.

Au contraire, une bonne préparation permet à une candidate de traduire parfaitement l'extrait d'Homère sur la mort de Sarpédon qui lui est proposé et d'orienter d'emblée son commentaire vers la mise en scène des thèmes principaux de *L'Illiade*, la création d'une atmosphère pathétique et la définition du statut particulier qui est octroyé au héros. L'attention portée à certains mots et expressions clés du *Phédon* invite à faire les rapprochements nécessaires : la rencontre du mot κινδυνεύουσι doit évoquer l'expression καλὸς γὰρ ὁ κίνδυνος de la fin de l'ouvrage.